



FLEURIR NOS EGLISES
À LA LUMIÈRE DU MYSTÈRE PASCAL
Liturgie de l'eau

Ou « Comment fleurir en liturgie accompagne l'annonce et la célébration du mystère pascal ? »

Dans ce texte, le père Ledoux prend appui sur les quatre piliers de la Vigile pascale – Liturgie de la Lumière ; Liturgie de la Parole ; Liturgie de l'eau ; Liturgie eucharistique – pour réfléchir à la mission de « Fleurir en liturgie » et interroger ses acteurs.

III. - REELLES PRESENCES

[Liturgie de l'eau]

« Jésus lui-même s'approcha, et il marchait avec eux. » (Luc 24, 15)

Comme sur le chemin d'Emmaüs, aux côtés des deux disciples, la « présence réelle » du Christ ressuscité est d'abord et toujours au cœur de la création rachetée, où tout est désormais possiblement « nouveau » et en vue d'une harmonie de tout notre être avec le cosmos. Cette présence est l'eau vive jaillissante du salut qui vient désaltérer, rafraîchir et renouveler toute vie humaine éprouvée, comme l'eau nécessaire à la vie des fleurs, à leurs « réelles présences ».

a. Création rachetée

Nos bouquets témoignent de la création rachetée, en ce sens que les fleurs et les matériaux utilisés par vos soins « *ne sont pas laissés à l'état brut, mais la création est comme re-modelée*¹ », en quelque sorte, transformée pour manifester le salut annoncé, celui d'une présence personnelle : le bouquet liturgique participe, à sa manière artistique, de l'annonce de l'évangile, c'est-à-dire de la Bonne Nouvelle de la présence du Ressuscité au cœur de la Création, du cosmos et de son Église. Nous ne sommes pas livrés à nous-mêmes : avec toute la Création, nous avons été rachetés, par la mort et la résurrection du Christ qui se tient toujours au milieu de nous (cf. Jean 20, 19 ; Matthieu 18, 20).

¹ Patrick PRETOT, « L'espace liturgique : le mystère pascal en son lieu »..., p. 60.

Très concrètement, cela signifie donc qu'avant d'être parole, la liturgie est d'abord la manifestation silencieuse d'une présence à nos côtés.

À ce titre, vos bouquets liturgiques, par leur silence, n'ont-ils pas un rôle éminent à jouer pour manifester cette approche, cette proximité, cette présence du Ressuscité à nos côtés ?

Par le fait même qu'ils ont été réalisés, confectionnés, « recréés » par l'un ou l'une d'entre vous, ils disent la présence d'hommes et de femmes qui veulent partager un peu de leur présence de baptisés, c'est-à-dire d'hommes et de femmes qui ont été plongés dans l'eau, c'est-à-dire dans la mort avec Jésus mais qui ont été, eux/elles aussi, recréé·e·s par le Christ, avec la Création tout entière enfin libérée de la corruption et de la Mort. Avec quelle mission ? Dans quel but ? C'est le poète qui, à nouveau, nous le rappelle :

*Pour inventer d'autres espaces,
Où se lèveront les corps :
(...)
Tout homme est libéré, le mur s'est écroulé.
(...)
Pourquoi vous désoler encore ?²*

b. Tradition du nouveau

« Être », c'est toujours « inventer » ! Si la liturgie n'était que répétition cyclique, on serait dans l'arrêt du temps et donc sur un chemin de mort.

Or, ce qui fait la vie, c'est aussi notre capacité à découvrir de nouveaux chemins, de nouveaux « passages³ », surtout là où tout semblait conduire à la désolation et à la mort ; c'est découvrir de l'inédit et de l'inouï.

Ainsi en est-il, par exemple, du poète : il est poète parce qu'il sait trouver des mots et les organiser de telle manière que la phrase qu'il nous offre n'a jamais été dite, et on ne pourrait pas l'inventer ; c'est lui qui doit l'inventer.

Je voudrais citer ici, un peu longuement, le très grand poète Didier Rimaud qui nous a offert tant de si beaux poèmes pour chanter notre louange à Dieu. Dans un article paru en 2005, dans la revue *Célébrer*, il décrit son art de composer des hymnes, à la manière dont, je crois, vous pourriez vous-mêmes composer vos bouquets pour la liturgie :

² Didier RIMAUD, « Pour inventer d'autres espaces » (hymne pour le Samedi saint), *Les arbres dans la mer*, Paris, Desclée, 1975, p. 124-125.

³ Rappelons ici, que « *pessah* », en hébreu, signifie « passage ». La fête de Pessah, qui correspond à la fête de la Pâque, ne célèbre-t-elle pas la création d'un nouveau passage, d'un passage inédit, celui qui permettra de traverser l'eau de la Mer Rouge, pour délivrer Moïse et son peuple de l'esclavage mortifère qu'ils connaissaient en terre d'Égypte ? Et n'est-ce pas aussi le propre de l'eau du Baptême que de jouer le rôle sacramentel de « transformateur » qui retourne la situation pour ouvrir le « passage » de la mort à la Vie éternelle avec le Christ ?

Comment écrire une hymne⁴ ? Avec cette question, je suis allé un long moment marcher dans une belle oliveraie en terrasse, comme pour interroger les oliviers dans la lumière d'un crépuscule du soir : comment faites-vous pour avoir ce feuillage ? (...) Qui saurait dire comment naît le poème ? Je peux avoir vu mille fois des fleurs de nénuphars sur des étangs sans qu'elles ne me disent rien ; et un jour, dans un jardin botanique d'Extrême Orient, un lotus m'étonne et me fait écrire : « La fleur de lotus est si belle au ras de l'eau, qu'un bouclier la protège de son reflet. » Je peux avoir perçu mille fois le cri nocturne de la chouette, comme s'il ne m'était pas adressé ; et un soir de Provence, en fermant les volets, son hululement me blesse : « À l'orée de la nuit, la chouette, solitaire, interpelle une étoile qui ne lui répond pas. » Je peux avoir des milliers de fois tendu les mains avec respect, main gauche posée sur main droite, comme pour former un trône royal, et avoir autant de fois répondu « Amen » à qui me donnait à manger le corps du Christ, mais un jour, cet Amen routinier germe en moi, s'enracine et devient : « Ne goûter qu'au seul corps qui ait le goût du pain, Ne boire qu'à la coupe où l'on boit le seul sang, Se greffer au seul cœur que la lance ait blessé. » Ainsi peut naître l'hymne, quand se dépose quelque part en moi une semence verbale. J'accueille, je cueille, je recueille. Je ramasse, j'amasse. Je pose ensemble (je compose ?) les mots, tout comme des coquillages, des pierres, des bouts de bois ou des racines. En redescendant de l'oliveraie, l'autre soir, j'ai rencontré deux morceaux de genévrier dont j'ai su tout de suite qu'ils deviendraient un jour une image du Christ en croix et du serpent d'airain, comme une traduction de : « Ils contempleront celui qu'ils ont transpercé » (Za 12, 10). Quelque part, ils attendent. Ainsi, les mots que je découvre et que je mets en réserve, en attente, dans le silence. Oui, ainsi de l'hymne. Quelque chose m'est arrivé, qui m'a surpris. Qui m'a invité au détour, comme un buisson qui brûlerait sans faire de cendres. Par là, Dieu m'est advenu. Ou bien par là, je suis allé vers lui. J'ai crié, de douleur ou de joie, de honte ou de bonheur. Un cri d'abord sans voix. Peut-être un rugissement. Ensuite, il me faudra écrire le cri⁵. »

Ce cri revêtira alors les vêtements d'une composition unique, comme celle d'un bouquet unique, répondant ainsi à l'unicité absolue, au caractère unique de la Résurrection, faisant preuve ainsi d'une « réelle présence », dans une harmonie des éléments mis en présence qui va contribuer ainsi à nous (r)assembler comme corps du Christ, par tous nos sens, « baptisés dans l'eau et dans l'Esprit ».

c. Harmonie des sens

Mais, qui dit « harmonie » ne dit pas forcément « symétrie » !

L'harmonie cosmique et existentielle du Mystère pascal, ce n'est pas l'effacement du mal commis, de la souffrance vécue, au profit d'une joie pascale exubérante qui couvrirait tout. Bien au contraire, le Ressuscité apparaît avec les stigmates de la Croix, signes de cette « disharmonie » du Mal et de la Mort que le Christ a traversés et qu'il « assume » jusque dans son propre corps, car il en est à jamais vainqueur.

⁴ On pourrait transposer : « Comment composer un bouquet liturgique ? »

⁵ Didier RIMAUD, « L'art de l'hymne », *Célébrer*, n° 333, janvier 2005.

*En ce sens, « fleurir à la lumière du mystère pascal », ne serait-ce pas toujours faire droit à quelques notes de rouge ou quelques épines, si je peux m'exprimer ainsi ?
Ne serait-ce pas aussi faire droit à l'asymétrie des formes, renvoyant à l'asymétrie du combat de la Mort et de la Vie ?
Ou bien encore, faire droit à l'utilisation, pas seulement de belles fleurs, mais encore des bourgeons et des fleurs flétries qui ont aussi la vie, chacun ayant sa propre beauté ?*

Comme l'a si bien dit l'écrivain Christian Bobin, « on reconnaît le Paradis au fait qu'il n'oublie pas l'Enfer, il ne le laisse pas en dehors de lui, il le prend, il prend tout ! »

Par ailleurs, comme le chant liturgique, le bouquet liturgique n'est pas seulement quelque chose, mais il **fait** quelque chose : il fait signe vers un chemin possible de transformation intérieure, de rencontre avec le Christ mort et ressuscité. En ce sens, il ne peut être un simple « decorum », mais il se doit d'être lui aussi en « harmonie », c'est-à-dire en « connexion étroite » avec le mystère célébré, pour participer, à sa manière, à la mise en résonance de tous les sens sollicités en liturgie.

Comment peut-il alors participer des cinq sens en œuvre dans la liturgie pour favoriser cette reconnaissance, cette ouverture des yeux sur l'Agneau immolé et vainqueur ?

Il me semble que cette « harmonie des sens » suppose aussi ce que j'appellerais, pour paraphraser Baudelaire, un art des « correspondances » :

- « correspondances » entre le contenant et le contenu, tant par leur volume que par leur esthétique (couleurs, forme, ...) et leur qualité propres ;

- « correspondances » aussi entre le végétal (bourgeons, fleurs, feuillages, fruits, branches, bois, ...) et le minéral (pierres, coquillages, ...) ;

- « correspondances » entre la composition florale, le style du lieu et le volume architectural où elle prendra place ;

- « correspondances » de l'ensemble avec la liturgie sous ses différents aspects (temporels, rituels, théologiques et spirituels).

Ces « correspondances » peuvent ainsi créer des lignes asymétriques de forme et de sens avec des points de tension et de résolution, où, comme en musique, « dissonances » et « consonances » n'existent véritablement que dans leur rapport et créent ainsi la beauté « harmonique » de l'œuvre en l'ouvrant sur plus grand qu'elle-même : « le murmure d'un fin silence » (I Rois 19, 12), où une polyphonie de sens peut se déployer vers l'Infini et ouvrir ainsi un « passage » possible vers l'altérité (l'autre, les autres et le Tout-Autre) et l'hospitalité.

Lire les autres articles de la série :

